

## Intervention



# La voix de l'Eden

Luc Racine

Numéro 21, hiver 1983

Survi survie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, L. (1983). La voix de l'Eden. *Intervention*, (21), 19–20.

# La voix de l'Eden

«Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu? En tout cas, rien des apparences actuelles».

Rimbaud

**Certains se survivent à eux-mêmes et mieux leur aurait valu mourir. Il est difficile de parler de la vie quand on n'a pas l'expérience d'être renié de la mort, il est ardu de renoncer à soi-même.**

**À mesure que s'élève en nous la seule voix qui vaut aujourd'hui, et qui est une voix encore sans visage, l'unique survie qui importe est celle de qui, par une mort de ce qu'il croyait être, parvient à passer vers la vie nouvelle.**

**Voici donc l'histoire que je me suis contée pour m'aider à aller au-delà de ce qui n'en vaut plus la peine: ce monde doit aller à sa perte, puisque tout en lui nous convie vers la mort.**

**Certaines choses ne peuvent encore se dire qu'en paradoxes. Voici le conte qui d'une certaine façon me fut mortel, le conte par lequel j'ai tenté d'exorciser un monde qui n'est plus possible.**

Maintenant, voilà, c'est la clairière.

Ce qui en reste.

Près de la cabane de bois où nous venions jouer, il y a une provision de bois pour l'hiver, la porte est ouverte et les petites vitres aux fenêtres ne sont pas toutes brisées.

Elles n'ont pas eu le temps, on ne sait pas pour-quoi, ça ne fait rien.

Tout d'ici semble avoir été comme protégé, épargné.

Dans le rêve, on pourrait croire, on pourrait dire que c'est l'automne.

Mais ce n'est pas l'automne qui explique l'absence de feuilles dans les arbres, les oiseaux et les bêtes qu'on n'entendra jamais plus, qui ont laissé leurs dernières traces sur la terre.

Le sol est dur mais il n'est pas gelé, la terre est dure comme de la pierre volcanique, morte et insensible.

Insensible aux pas de ces enfants irréels qu'elle porte encore jusqu'à l'entrée de la clairière.

Malgré cela, il est encore possible que ce soit l'automne, les enfants font comme si c'était l'automne, comme si les saisons existaient encore et que le monde n'était pas fini.

Achévé, inexistant.

D'une absence totale et dérisoire.

Ils sont là pour célébrer le souvenir du monde et rien ne les en empêche.

Dans le rêve, tout est possible.

Dans le rêve, l'automne est encore une saison et le monde n'est pas achevé.

Le rêve survit à l'éternité: le ciel n'y brûle pas, les hommes n'y sont pas des bêtes.

Ils viennent célébrer ici le souvenir du monde et la mémoire des ombres.

Le rêve les protège de la démence.

Le diable les protège de la disparition du tout, et d'une folie d'ordre tout à fait général.

On la croyait même de l'ordre du banal: c'est ainsi que le monde devait disparaître.

Le diable permet maintenant que des elfes aux cheveux gris et aux corps de feu célèbrent chaque soir en rêve la mémoire du temps d'avant.

Il le permet, il les protège et savoure ainsi sa victoire.

Les elfes d'argent sont les valets du diable: sur le chemin de terre leur procession est un sabbat.

Les oiseaux se sont tus, les bêtes ont laissé leurs dernières traces.

Tout est tranquille, comme en extrême automne.

Cette clairière appartient à la nuit et il faut la voir dans la lumière insoutenable du dernier soleil.

Voir chaque être et chaque chose sous la perspective de sa fin imminente, certaine et inexorable, d'une fin souhaitable et infiniment bénéfique.

Je regarde et je me souviens de la clairière où nous venions jouer, où nous avons épuisé toute la magie de notre enfance.

De notre enfance qui a malencontreusement coïncidé avec la fin des Temps, de notre enfance qui n'aura pas de fin et que le diable protège.

Je regarde et je me souviens de la clairière au temps d'avant, je me souviens du jeu des elfes blonds et de cette voix qui nous appelait au meilleur de nous-mêmes.

Avant les ombres et le triomphe de la démence.

Avant cette lèpre dans le soleil, quand nous ne savions pas que les hommes sont infiniment pires que les bêtes.

Nous étions alors les signes de l'espoir, pas les valets de la mort.

Nous étions la continuité du temps, pas sa cassure.

Avant que les ombres fassent de nous la mémoire du monde.

Avant qu'il faille voir chaque être et chaque chose dans la lèpre du dernier soleil.

Avant que les cheveux ne se décolorent et que la peau ne nous brûle comme un cancer.

Avant qu'on ne nous aime plus, qu'on ne veuille même pas nous toucher et nous accueillir dans les hospices.

Contempler chaque chose sous la perspective de sa fin définitive et bénéfique.

Le temps s'est arrêté et le ciel a brûlé.

Le temps a éclaté, dévoré par la lumière du dernier soleil.

Notre enfance a malheureusement coïncidé avec la fin du monde, les ombres nous ont transformés en mémoire.

Nous avons attendu là-bas la fin du monde, la fête ultime, le grand spectacle.

Nous avons attendu les signes dans le ciel, les anges d'ailleurs qui nous parleraient d'un amour nouveau, d'une terre nouvelle et d'un corps de gloire.

Nous attendions l'Eden et le ciel lui-même s'est transformé en enfer.

Rien n'a survécu que le diable et les maléfices dans la nuit.

L'éternité démente et la lumière effroyable.

Leurs grimaces de douleur, ils ne les voient pas.

Leurs gémissements, ils ne les entendent pas.

La troupe des enfants chauves, aveugles et sourds, dont tous les corps sont brûlés par la lumière incompréhensible, cette troupe des valets de la nuit s'avance vers la clairière, hagarde et erratique, en souvenir des rires et des jeux du temps d'avant.

Ce ne sont pas des petits comédiens en costume.

Cela aussi est possible, quoi qu'insoutenable.

Les hommes, qui sont pires que les bêtes, disaient préparer le paradis mais c'est à la géhenne qu'en vérité ils nous menaient.

Demain était leur dieu et leur dieu était le diable.

Celui qui règne par leurs soins candides, leurs bonnes intentions, leur peste et leurs radiations.

Tout flambe et brûle, leur dieu est bien le diable et sa domination absolue.

Pour lui, le rien est le tout.

Il règne donc sur le tout.

La cérémonie à laquelle sont conviés les elfes d'argent célèbre cette mémoire; il est juste que ce soient les enfants des morts qui y président.

Il est juste que ceux qui représentaient la continuité des Temps officient à la fête du rien.

Il est juste que la cérémonie se déroule dans le sérieux des jeux d'enfance.

On fera comme si c'était encore possible de se voir et de s'entendre, de s'accorder les uns aux autres pour un bref moment de joie sur la terre.

On fera comme si.

Comme si les cheveux gris étaient blonds.

Comme si la peau du corps ne brûlait pas.

Comme si le corps n'était pas une plaie vive mais une gloire et une magie.

Voici que s'avance l'enfant à la peau d'or, le fils des blés, l'orphelin sans âge.

Il ouvre les yeux à la procession infinie des aubes et des printemps;

ses mains rêvent, ses mains tissent les arabesques du temps d'avant

du temps où nous nous étions rêvés l'un l'autre en des sommeils de jade.

On oubliera le reste, cela vaut mieux.

Les grimaces et les gémissements seraient insoutenables, mieux vaut ne rien voir que de contempler le dernier soleil.

Mieux vaut ne rien entendre que d'entendre la voix d'un appel sans visage.

Ce ne sera pas le cri souffrant mais le chant des sources et des oiseaux.

Ce ne sera pas l'horreur d'un visage rongé par la lèpre du soleil mais les charmants maléfices de la nuit.

Non pas la fin du monde mais le début, l'aube à l'heure du crépuscule.

Cette brûlure qui fait du corps une plaie vive sera le signe de la gloire et de la guérison prochaines, rien d'autre qu'une fatigue temporaire.

On ne peut comprendre et ça ne fait rien.

Il faut attendre, attendre sans espérer.

Demeure sous le regard et ne te soucie pas du jour: la voix ne parle pas d'un monde aux clartés bien définies.

C'est malgré toi que leur enfance coïncide malencontreusement avec la fin de tout, ce n'est pas ta faute, tu n'y peux rien.

De toute façon c'est fini, mieux vaut n'y plus penser.

On ne revient pas en arrière, on ne refait plus l'histoire.

Ce qui ne peut être racheté se doit d'être effacé.

Que disparaisse donc la terre et la mémoire de ceux qui furent pires que les bêtes, que disparaisse même le soleil en cette mémoire des ombres.

L'oubli en sera la rédemption.

Tout cela en gage de notre amour.

Voilà, c'est terminé.

Demeure sous le regard et sous l'appel, ne te soucie plus d'un jour aux clartés bien définies.

Le délire sans fièvre est favorable à la mémoire, les images du rêve te touchent mais ne te blessent plus.

Voyage: l'univers est immense et la mémoire s'y efface éternellement: cela rend tout possible.

Cela rend même possible cette cérémonie dans la clairière, où des enfants feraient comme si l'extrême automne pour un bref instant remplaçait la fin de tout.

Cela te permet de considérer cette fin avec le regard d'une enfance peu à peu oubliée, d'une magie qui d'un coup s'épuise là-bas en un printemps définitif.

Considère chaque être et chaque chose dans l'insoutenable lumière du dernier soleil.

Cela rend tout possible et tu vois s'effacer le monde sous le regard d'une enfance qui coïncide avec la fin des temps.

Tu demeures avant la nuit, tu entres dans la clairière aux maléfices.

Tu y entres avec le regard du fait divers, en une démente d'ordre tout à fait général.

Mourir pour apprendre que la mort est un souvenir des ombres, que la mémoire est un repos et que le retour abolit les temps d'absence: raconter le monde efface le monde, raconter la fin ramène au commencement. En une clef évidente, je n'ai parlé ici que de ce qui ne peut être nommé, de l'aube et de ce à quoi l'aube fait retour.

Tout étant désormais symbole, lien et progression vers le principe, je ne saurai plus jamais raconter que cette procession des jours et l'avènement du monde. Quand tout va à sa perte, que l'ensemble des choses et des êtres convergent vers le chaos, il ne reste plus qu'à célébrer la fête des origines.

Le souvenir demeure et le souvenir est un retour, la fin du monde fait le triomphe de la mémoire.